

Etienne Daho – Au commencement

26/11/1997

Ce mois-ci, Etienne Daho assure sur scène le service après-vente de son contesté *Eden*. Quelques mois après la sortie de cet album boiteux (de nuit), où la colle ne prenait que rarement entre tentations d'aventure et traditions d'écriture, comment le quadra rennais allait-il enfin séduire les planches ? En assumant parfaitement son âge et en jouant, c'est une surprise de taille, avec sa voix. Visite d'avant-tournée, sur les bords de la scène.

De loin, Daho revient. Non que les rumeurs indécrites pour ne pas dire carrément dégueulasses répandues sur son dos pendant sa longue absence d'il y a deux ans aient semé un doute tenace dans les esprits. On n'a jamais accordé à ces gargouillis de bidet le moindre crédit. Non, Daho revient de loin pour des motifs directement liés à son état de "*chanteur de variété populaire*", tel qu'il aime, un rien coquet, à se définir.

Populaire ? Répertoire tout au long des années 80 parmi les gros vendeurs français du disque, explosant même son record personnel avec l'exigeant *Paris ailleurs* de 91, Daho a vécu depuis la sortie d'*Eden*, il y a un an, dans l'inconfort des eaux stagnantes, des singles qui peinent à décoller et piquent du nez en milieu de piste, des têtes de gondoles qui rechignent à se vider. Critiques saumâtres, public boudeur, minettes parties brailler chez 2 Be 3 et, au travers de cette fâcheuse convergence de pépins, comme la menace planante que rien ne serait plus désormais comme avant, la lassitude prenant soudainement le pas sur l'altitude qui avait été constamment la sienne depuis quinze ans.

La cigale Daho ayant dansé façon jeune tous les étés depuis 83, sur tous les plateaux télé et dans tous les transistors, se trouva fort dépourvue lorsque la quarantaine fut venue. Les fans aussi ont vieilli ils écoutent Cabrel, porte-guitare à moustache qui fait sérieux, adulte, qui fait Brassens et, même si leur radio nostalgie intérieure palpite toujours au souvenir d'un *Weekend à Rome* ou d'un *Duel au soleil*, difficile d'avouer qu'on aime Daho sans réserves à 40 ans. Seul Etienne est contraint par corps de cohabiter avec Daho, homme des années 80 jusqu'au bout des seins. Il s'est rêvé Dutronc, et le voilà Dassin c'est un compliment, prié par d'ingrats bonimenteurs cathodiques de jouer encore et toujours les mêmes rengaines : *Duel au soleil* devient son *Été indien* et aux *Heures hindoues* ont succédé les heures de doute. Daho, bon prince, souffre en silence : "*C'est un luxe incomparable de devenir populaire, de partager des souvenirs avec les gens. Je n'ai aucun mépris par rapport à ça. En même temps, j'ai toujours eu conscience que je pouvais crever de cette image de chef de file de la pop, de toute cette dahomania, et qu'il faudrait que je me protège le moment venu. Ce qui m'a véritablement desséché, c'est le système dans lequel j'avais fini par entrer malgré moi : une spirale du succès dans laquelle tu n'apprends plus rien, où tu te contentes de faire ce qu'on attend de toi, de façon automatique. A la fin de la longue tournée de Paris ailleurs, neuf mois dont six à l'étranger, avec*

promotion intensive dans chaque ville, j'ai eu la sensation d'être arrivé à la fin d'un cycle. Déjà à cette époque, je me suis juré de ne pas revivre ça sur l'album suivant, même si le prix à payer était de vendre moins de disques. C'était une question de survie."

Il a tenu parole. Un an a passé depuis la sortie d'*Eden* et après un lancement voulu sans promotion outrancière, Daho doit néanmoins se rendre à l'évidence : la mayonnaise est molle si molle qu'on s'est parfois demandé s'il en était vraiment fier, de son disque et les ventes piétinent. Alors il accepte de retourner chez Foucault, de faire du karaoké sur *Weekend à Rome*, tout ce cirque répugnant qu'il qualifie, philosophe, de "*quelques déculottages légers*". Tout ça pour arracher le droit d'interpréter un titre du dernier album comme n'importe quel has-been des seventies, relégué à la même triste enseigne que Stone et Charden ou Dave. Resté trop longtemps loin de ses bases séjour prolongé à Londres, album en collaboration avec Saint Etienne, production de Jacno ou Brigitte Fontaine, Daho n'a pas mesuré assez tôt l'étendue du fossé qui se creusait à ses dépens, fossé qu'il a estimé banalement géographique alors qu'il s'agissait d'un vrai changement d'époque. Le clown Obispo a pris le relais dans les coeurs d'artichaut, le clone Doriand fait du Daho sans les rides sans le talent, sans le recul, etc., Dominique A, Katerine ou Miossec s'invitent au banquet de la chanson française sans chausser l'uniforme, sans fayotage aucun. Pour tous, si le Daho visiblement tordu de malaise à la télé demeure l'exemple même du gars bien, qui y était sans y être, tout sauf un collabo, il incarne aussi une certaine tiédeur démissionnaire là où il y aurait motif à révolte. Même Smaïn a piqué récemment une grosse et saine colère face aux élucubrations post-branchées d'Ardisson. Dans une position identique, soumis une semaine plus tard au même flot de questions délirantes, Daho s'est plié, a répondu sagement, juste un peu plus gêné encore qu'à l'accoutumée. Lorsque Daho doute ou sombre à pic, c'est toujours hors du champ des caméras. La déprime noire de 94, il l'a vécue en sourdine, loin des regards faussement affectés du Tout-Paris. Un bel exemple de sobriété émotive.

Son retour à la surface, l'an dernier, il l'a également voulu sans vague surtout sans vague à l'âme et, sur ce point, il a été servi au-delà de ses espérances : on n'entendit presque pas parler de lui. Et soudain vint *Soudain*, ballade royale finalement extraite comme quatrième cartouche de ce barillet grippé et mollasson qu'est *Eden* après *Au commencement*, *Me manquer* et *Les Bords de Seine*, qui cartonne actuellement le coeur de cible et passe un peu de baume au sien. A 41 ans, c'est encore ce que Daho pouvait espérer de mieux : une renaissance en douceur, sur un confortable matelas de ouate et de violons, à la faveur d'une chanson hors d'âge promise à devenir un classique. Tant pis pour la drum'n'bass, la transe et autres fractures innovantes essayées sur l'album, à la fois trop radicales pour le grand public et trop sages pour les clubbers : "*Pour moi, cet album est assez proche du dernier Everything But The Girl, que j'étais d'ailleurs l'un des rares à adorer parmi mon entourage. C'est une tentative d'accorder des musiques d'hypnose avec de vraies chansons. J'ai toujours eu cette envie de kidnapper des styles mais sans plagier, en les faisant pénétrer dans mon univers. Eden a été conçu dans le même esprit que Pop satori : nous nous sommes enfermés avec Arnold Turboust et nous avons fait l'album qui nous plaisait, sans nous préoccuper des possibles réactions de rejet une fois le disque terminé. D'ailleurs, à l'époque de Pop satori aussi, on nous a renvoyé l'album à la gueule, les gens n'ont pas compris tout de suite ce qu'on avait voulu faire."*

Persuadé d'avoir commis avec *Eden* l'album le plus aventureux de sa carrière ce qui est vrai, mais il est aussi des aventures sans objet ni destin, qui tournent sérieusement en rond, il hésite à peine à s'improviser chef de file de la résistance aux grosses ficelles tirées par les vilains médias dominants. Ce qui, on en jugera, est un tantinet gonflé : *"A l'époque de Mythomane, je n'étais pas si loin des Dominique A ou François Breut d'aujourd'hui. Maintenant, je me sens proche de Motorbass, de Dimitri ou Air, de toute cette génération de DJ's qui émerge, ou encore de Diabologum. La chanson est devenue un mode d'expression marginal. Actuellement, c'est le rap qui fait office de variété et des types comme moi qui sont l'alternative."* Le mode de défense a beau être grossier pour expliquer que la greffe *Eden* a du mal à prendre, on concède à Dahô les quelques longueurs d'avance qu'il a toujours mises dans la vue de ses concurrents français aveugles pour la plupart, est-on tenté de préciser.

Dahô entame donc une seconde vie, qu'il souhaite moins perméable aux fluctuations saisonnières et à la dictature des radios. Une mutation qui passe d'abord par une quête d'assurance et de crédit sur scène, dix-sept ans tout juste après son baptême du feu aux Transmusicales, dans son fief de Rennes. S'il les a souvent foulées à reculons on se souvient de tous ces concerts, jusqu'aux plus récents, où il donnait le sentiment d'être un agneau perdu à l'amicale des bouchers, les planches des salles de spectacles pourraient bien s'avérer désormais celles du salut pour le Dahô nouveau. Aperçu lors d'un ultime tour de chauffe en banlieue parisienne, puis le lendemain au même endroit pour le coup d'envoi de la tournée, il nous a fait grande impression. Au centre d'une scénographie qui rappelle les aménagements d'intérieur scrupuleux et recherchés des Nits, bordé par un jeu de lumière dont la grande innovation est qu'il se situe majoritairement au niveau du sol distribué par des espèces de bornes kilométriques amovibles, Etienne se tient à portée de main, intensément proche et convivial : *"J'ai l'impression de revivre la toute première tournée, pendant laquelle il y avait eu des moments très forts. C'est ensuite que les choses sont devenues plus mécaniques, plus lourdes et contraignantes. J'avais besoin de revenir aux sources."*

Délaissant les hangars inhumains pour des salles moyennes et la grande pompe des fois précédentes pour un sobre et élégant quartette de musiciens franco-anglais, Dahô prend toutefois des risques mesurés : un nombre incalculable de séquences, de boucles et de rythmiques électroniques constitue l'ossature du concert, le reste reposant entre des mains à l'évidence expertes. Assuré tous risques contre les dérapages incontrôlés, n'ayant plus l'âge de se déhancher comme un ado, Dahô se concentre désormais sur sa seule voix, longtemps considérée comme l'écueil majeur de ses concerts. Ceux qui ont usé, parfois injustement, des métaphores maraîchères pour qualifier Dahô sur scène endive, navet, plat de lentilles macrobio devront cette fois admettre que leur ancienne victime favorite a pris de l'étoffe. Dahô chante, et pas comme un demi-sel. Pour le prouver, il entonne à mi-concert et presque sans accompagnement un *Sur mon cou*, texte poignant signé Genet, saut ô combien périlleux dont il ressort indemne à l'étonnement général. Un axe Ferré-Dahô s'est alors ébauché, ce qui ne constitue pas un moindre événement. Le reste du programme bouscule moins franchement les vieilles habitudes : entre les interprétations fidèles des chansons tirées des deux derniers albums mention spéciale pour *Saudade*, *L'Enfer enfin* et *Quand tu m'appelles Eden* viennent s'intercaler des versions toilettées, voire carrément poncées au gant de crin, des tubes incontournables. *Le Grand sommeil* et *Duel au soleil* s'en tirent plutôt bien, *Epaule tatouée* demeure toujours une

insupportable et pédante enfilade de clichés eighties, *Weekend à Rome* et *Tombé pour la France* relookés eurodance provoquent une hystérie attendue parmi la foule des nostalgiques. Les mêmes resteront circonspects, poliment attentifs, au moment de *Jungle pulse* ou d'*Au commencement*, pourtant également des singles.

Sur un écran défilent des images saturées recyclage d'anciens clips, formes géométriques rappelant bizarrement l'habillage criard du JT seventies de Mourousi tandis que s'invite un Astrud Gilberto virtuel sur *Les Bords de Seine*, dans une prouesse technologique assez douteuse. Ainsi les éclats d'images et ce genre de gadgets inutiles viendront troubler un peu l'intimité si scrupuleusement recherchée par ailleurs, mais c'est un détail. L'essentiel est que Daho se sente à l'aise, et qu'on se sente nous-mêmes à l'aise de le voir tellement à l'aise. Vêtu d'une veste imitation peau de serpent, la silhouette frêle mais le geste mûr, il n'est pas si loin du Bowie des dernières tournées. Dans le nouvel Olympia, le nouveau Daho est assuré de remporter un juste triomphe puisqu'un quatrième concert vient d'être ajouté aux trois initialement prévus. Et comme on a également détruit les loges du lieu illustre, aucun risque que le fantôme raccorni de la vieille Piaf ne vienne lui chatouiller en douce les orteils lorsqu'il chantera *Mon manège à moi*. Ce seront des shows sans risque, agréablement surannés et chaleureux, où l'on communiera entre simples mortels, à la recherche d'un impossible éden. C'est déjà pas si mal.

par **Christophe Conte**
le 26 novembre 1997